

Chez Lénine au Kremlin

Ludovic Naudeau ^[1]

Source: «Le Temps», n°21108 du mardi 22 avril 1919, p. 3, version complétée par celle publiée dans le livre de témoignage de Naudeau, En prison sous la terreur russe, Librairie Hachette, Paris, 1920, pp. 185-196. Notes MIA.

Ce soir-là [le 4 février 1919], ayant obtenu un rendez-vous précis, et muni d'un laissez-passer du commissaire des affaires étrangères, je franchis sans difficulté les portes du Kremlin. La fantasmagorie d'un hiémal coucher de soleil agonisait sur les vieux créneaux de brique ; les neiges accumulées avaient des reflets de carmin ; des clochers roses et blancs dominaient des campaniles couleur de rouille et de vert-de-gris ; les tours antiques et les bulbes d'or rougeoyaient dans une symphonie magnifique. Et je me trouvai, cheminant péniblement dans des cours intérieures pleines de glace et de verglas.

J'arrivai à un vaste palais devant lequel sont entassés les canons napoléoniens, nos canons de 1812. Quelqu'un me dit, me montrant, en face de ces tristes reliques, une porte : « *C'est là* ». Des escaliers sombres, de longs couloirs déserts, et baïonnette au canon, des sentinelles inquiètes épelant avec hésitation mon sauf-conduit. Je revois tout cela. Je finis par déboucher dans un petit bureau où, au lieu d'un huissier, je trouvai une demoiselle du téléphone installée devant un appareil qui devait être une sorte de « central » desservant tout le Kremlin. Elle écouta ma requête et aussitôt la communiqua à celui que je voulais voir. Et l'on m'introduisit dans une pièce assez exigüe à la porte de laquelle j'eus le temps lire cette affiche, imprimée en gros caractère :

«Les visiteurs sont priés de prendre en considération qu'ils vont parler à un homme dont les occupations sont énormes. Par conséquent, il leur est demandé d'exposer clairement et brièvement le but de leur démarche.»

Le cabinet dans lequel je venais de pénétrer était meublé sommairement, sans aucune recherche ni affectation. Quelques rayons de livres derrière le fauteuil et, au mur, juste en face du bureau, un gigantesque portrait de Karl Marx, enrubanné d'écarlate. C'était tout. Aucun autre ornement que l'image de ce Mahomet dont Lénine prétend connaître, mieux que personne au monde, le Coran.

Je restai deux ou trois minutes seul dans ce lieu, attendant mon célèbre interlocuteur et évoquant la prodigieuse destinée de celui qu'on pourrait fort justement appeler le mauvais génie de la révolution russe. Certes, j'avais vu cent fois Lénine dans des réunions politiques, mais je n'avais jamais pu l'approcher car, fidèle jusqu'alors à une discipline, désormais périmée, il n'avait jamais voulu recevoir, aux fins d'un entretien pour ainsi dire officiel, un journaliste dit « bourgeois ». Or, ce jour-là, j'allais être accueilli par le pape du communisme, au cœur même du Kremlin, alors que je me présentais ouvertement, sans aucun subterfuge, comme collaborateur de ce « *Temps* », hier encore si honni, si violemment attaqué dans la presse des maîtres du jour.

Pour qui a observé, depuis la première heure, les mœurs des initiateurs du bolchevisme, il y avait dans

[1] Naudeau, Ludovic (1872-1949), journaliste et écrivain français, correspondant à Moscou du journal « *Le Temps* » pendant la Révolution russe, arrêté et emprisonné de septembre à décembre 1918 pour ses liens avec des contre-révolutionnaires. Réalise une interview de Lénine en février 1919. Le journal « *Le Temps* » (publié à Paris de 1861 à 1942) reflétait les intérêts des sphères gouvernantes et était de facto l'organe officieux du Ministère français des Affaires étrangères.

ce seul fait la marque d'une évolution significative et, disons-le, l'esquisse de tout un programme. J'étais d'ailleurs préparé à ce qui allait se passer par les propos délicieusement amènes que m'avaient tenus, quelques jours auparavant, des personnages aussi considérables que [Karakhan](#), commissaire adjoint des affaires étrangères, et [Steklof](#), le fougueux directeur des « *Izviestia* ». Évidemment, une tactique et un mot d'ordre nouveaux avaient été adoptés, tout au moins momentanément, par le comité central exécutif.

Aussi bien, il n'y avait point à douter qu'il en fût ainsi. Le fameux manifeste de [Tchitchérine](#), daté du 4 février et adressé aux grandes puissances, venait de paraître ^[2]. Sans aucun doute, Lénine ne ferait que le confirmer et le commenter. Mais dans quels termes ? La porte s'ouvrit. Le « Réformateur » apparut, plutôt petit que grand, brave homme au-delà de l'imaginable, ondoyant, doux et le visage éclairé par un sourire. Mais il n'est pas du tout terrible, cet homme dont les discours et les décrets l'ont été souvent tellement ! Il avait le torse enveloppé d'un de ces gilets de laine ou de prétendu poil de chameau, qui se prolongent d'un col de même matière ; un de ces gilets qu'on appelle en Angleterre des « *sweaters* ». M. Lénine me parut très pâli et amaigri et il avait le nez rouge des gens enchifrenés. J'ai maintes fois décrit ce personnage énigmatique au gros crâne chauve, aux petits yeux obliques si typiques chez les Grands-Russiens.

Qu'y a-t-il dans cet être ? Une foi mystique, une monomanie ardente qui le rend insensible aux scrupules ? Et avec cela, symptôme contradictoire pourtant, une rare habileté manœuvrière, une astuce qui pétille souvent à l'étroit guichet de ses paupières bridées. Oui, sans doute, mais il n'empêche que je me sens devant un sujet impénétrable, indéfinissable, et j'éprouve un malaise. Décidément, ils avaient raison ceux qui m'avaient prévenu que cet Attila, quand on l'approche dans la vie privée, a l'air d'un petit-bourgeois tranquille et raisonnable.

Parler du manifeste de Tchitchérine était une manière commode de commencer l'entretien. Je le fis. Lénine me répondit en excellent français :

— Eh bien, oui, nous voulons tenter le plus sérieux effort pour nous adapter aux circonstances dans la période de transition que traverse l'Europe. Un État communiste comme le nôtre peut-il exister, entouré, ainsi que nous le sommes, d'États capitalistes ? Ma foi, pourquoi pas ? Nous reconnaissons sans ambages qu'il est très difficile à un peuple jeune et peu développé, comme le peuple russe, de subsister sans de nombreux rapports avec les nations plus avancées qui l'avoisinent. Nous avons besoin de techniciens, de savants et de toutes les innombrables œuvres de l'industrie universelle. Aujourd'hui surtout, que les forces productrices de la Russie sont détruites, il est clair que nous sommes incapables de développer par nos seuls moyens les immenses ressources de ce pays. Dans ces conditions, et bien que cela ne nous soit pas agréable, il nous faut admettre que nos principes, valables actuellement à l'intérieur de nos frontières, doivent, hors de nos frontières, faire place à des accords politiques qui nous permettent de vivre. Ainsi donc, nous proposons très sincèrement de reconnaître que nous devons payer les intérêts des emprunts extérieurs et, faute de numéraire, nous les payerons avec du blé, du pétrole et toutes sortes de matières premières, qui, certes, ne nous feront pas défaut dès que nous pourrons travailler à peu près normalement.

J'écoutais, fort édifié, les propos du maître du Kremlin, car six mois auparavant j'avais été traîné en prison et durement tenu en réclusion de rigueur pour avoir écrit que les Russes finiraient par être obligés de rémunérer leurs emprunts extérieurs ^[3]. Je me rappelais aussi tels meetings de l'été de 1917 où l'agitateur Lénine annonçait l'imminence d'une révolution universelle et préconisait l'annulation de

[2] Il s'agit de la « *Réponse du Gouvernement soviétique au sujet de la convocation d'une conférence de paix à Prinkipo* ». En janvier 1919, la Conférence de Paix de Versailles décida d'inviter tous les belligérants de la guerre civile russe à conclure un armistice et à envoyer des représentants à Prinkipo (archipel turc dans la mer de Marmara) pour entamer, avec les représentants des puissances de l'Entente, des négociations en vue d'un accord de paix. Le 28 janvier, le gouvernement soviétique accepta cette proposition, ce qui ne fut pas le cas de ses opposants, enterrant ainsi cette initiative.

[3] On estime à environ 11 milliards 600 millions de roubles la valeur des emprunts contractés par le régime tsariste à l'étranger, surtout en France. Par un décret du Comité exécutif pan-russe des soviets du 21 janvier (3 février) 1918, le gouvernement soviétique annulait les dettes du régime tsariste et du gouvernement provisoire bourgeois.

tous les emprunts. Je revoyais ce drame révoltant : la dissolution de la Constituante ^[4], accusée par la minorité bolcheviste de vouloir faire des concessions aux alliés.

— Nous sommes décidés aussi, moyennant des arrangements qu'il faudrait préalablement discuter, à accorder des concessions forestières et minières à des citoyens des puissances de l'Entente, à la condition toutefois que les principes essentiels de la Russie soviétiste soient respectés. Bien plus, nous irions jusqu'à consentir, sans plaisir il est vrai, mais avec résignation, à des cessions de territoires de l'ancien empire de Russie à certaines puissances de l'Entente. Nous savons que des capitalistes anglais, japonais et américains désirent vivement de telles cessions. En ce qui concerne la France, nous ne savons pas. Il semble qu'il y ait en France, à notre endroit, deux courants opposés. En somme, il s'écrit des choses excellentes en France, c'est incontestable. Ainsi, tenez ! Avez vous lu *Le Feu*, par Henri Barbusse ? Voilà une œuvre qui a eu un très grand succès, qui a été goûtée par un vaste public. Hé bien, mais c'est du bolchevisme cela ! Nous n'avons jamais dit autre chose !

— Quoi qu'il en soit, ajouta M. Lénine, en faisant entendre pour la première fois un de ces petits éclats de rire étouffés, qui, lorsqu'il est à la tribune font partie, pourrait-on croire, de ses procédés oratoires, si l'on nous présente des demandes raisonnables nous y obtempérerons pour obtenir la paix. Si l'on veut exiger de nous trop de choses, nous lutterons, nous nous défendrons. Les puissances occidentales commencent à s'apercevoir qu'il n'est pas du tout si facile de nous faire la guerre qu'on avait d'abord voulu se l'imaginer. Une paix sincère serait ce qu'il y aurait de mieux pour tout le monde. Nous nous déclarons absolument prêts à transiger ; et même, dans ce but, à nous rendre, s'il le faut, à l'île des Princes ! Ah ! ah ! Quoique, disons-le franchement, il y ait là vraiment une drôle d'idée. L'île des Princes ! Ah ! ah ! Pourquoi l'île des Princes ? Mais il n'y a personne à l'île des Princes !

M. Lénine fait encore entendre un éclat de rire guttural, puis il continue :

— Une caractéristique démonstration de nos intentions, c'est la concession que nous avons accordée à une société internationale concernant la construction du *Veliki Severni Pout*, c'est-à-dire du grand chemin de fer du Nord. En avez-vous entendu parler ? Il s'agit de cette voie ferrée d'environ 5.000 verstes qui, de Soroka, station qui se trouve vers le milieu de la ligne de Petrograd à Mourmansk, près du golfe d'Onega, doit, par Kotlass, franchir l'Oural et aboutir au confluent de l'Obi et de l'Irtich. Des forêts immenses et véritablement vierges, des forêts dont l'étendue fabuleuse atteint huit millions d'hectares et toutes sortes de mines inexploitées tomberont dans le domaine de la compagnie constructrice. Eh bien, mais puisque nous ne sommes pas en état de mettre nous-mêmes en valeur tout ce nouveau monde, quel mal y aurait-il donc, en définitive, à ce que nous en chargions une compagnie étrangère ? Il s'agit d'une propriété de l'État cédée pour un certain laps, probablement quatre-vingts années et avec le droit de rachat. Nous n'exigerons de la société rien de draconien. Que les lois du Soviets, comme par exemple l'observation de la journée de huit heures, sous le contrôle des organisations ouvrières, soient respectées, et cela nous suffira. Évidemment, cette combinaison s'écarte singulièrement du pur communisme ; tout cela ne correspond pas à notre idéal, et il faut dire que cette question du *Veliki Severni Pout* a soulevé de très vives controverses dans nos journaux du Soviet. Mais, en dernier ressort, nous avons décidé d'accepter ce que l'époque de transition que nous traversons rend nécessaire.

— Croyez-vous donc, dis-je, qu'après les périls courus ici par les capitaux étrangers, périls qui ne semblent pas écartés, et dont on peut craindre d'un instant à l'autre l'aggravation, il se trouverait des financiers assez audacieux pour venir engloutir en Russie de nouveaux trésors ? Ils ne commenceraient

[4] Après la Révolution de Février 1917, le Gouvernement provisoire décida de fixer les élections à l'Assemblée constituante au 25 novembre. Elles eurent donc lieu après la victoire de la Révolution d'Octobre et sur base de listes électorales ne reflétant plus les nouveaux rapports de forces dans le pays. En conséquence, les socialistes-révolutionnaires de droite et les mencheviques, minoritaires dans les soviets, obtinrent la majorité des sièges à l'Assemblée Constituante. Celle-ci inaugura ses travaux le 5 janvier 1918 et la majorité refusa d'adopter la « [Déclaration des droits du peuple travailleur et exploité](#) », proposée par le gouvernement soviétique, ainsi que la ratification des décrets [sur la terre](#) et [la paix](#), adoptés par le pouvoir des soviets. Par décret du Comité exécutif central pan-russe des soviets des députés ouvriers et paysans du 19 janvier 1918, l'Assemblée Constituante fut dissoute.

sans doute un tel travail que sous la protection d'une force armée, venue de leur propre pays. Consentiriez-vous à une pareille occupation ?

— Elle serait tout à fait superflue, car le gouvernement bolcheviste observerait fidèlement ce qu'il aurait signé, mais tout point de vue peut être envisagé.

J'attirai, alors, mon interlocuteur vers la discussion des questions générales. Il dit :

— L'avenir du monde ? Je ne suis pas prophète. Mais ce qui est sûr, c'est que l'État des capitalistes et du *free trade*, comme par exemple l'était naguère l'Angleterre, cet État se meurt. L'État futur monopolisera tout, achètera tout, vendra tout. L'évolution du monde le conduit inévitablement vers le socialisme, à travers diverses formes transitoires, diverses variantes, diverses phases d'une évolution qui tend vers un but unique. Qui eût cru, il y a quelques années, que la nationalisation des chemins de fer en Amérique fût possible ? Et pourtant, c'est un fait accompli, de même qu'on a vu cette République acheter tout le blé du pays pour en faire l'usage le plus favorable à l'État. La Ligue des Nations ^[5] sera extrêmement difficile à constituer, mais, de ces tâtonnements, une forme nouvelle de la civilisation finira par sortir.

— L'expérience communiste entreprise chez nous n'a pas encore une valeur décisive, c'est clair. La Russie est un peuple à part, dont l'état de culture intellectuelle ne correspond point du tout à la culture occidentale. La question de la terre pose ici des problèmes qu'on ignore chez vous. Songez donc que la petite propriété rurale n'a guère été créée qu'il y a quelques années par Stolypine ^[6]. En Russie, dès que l'archaïque gouvernement autocratique s'est effondré, il n'y avait aucune force qui pût s'opposer à l'explosion de la révolution sociale. En Allemagne et en France, où les armatures anciennes sont énormément plus solides qu'elles ne l'étaient chez nous, une révolution est beaucoup plus difficile à *commencer* que ce ne fut le cas en Russie. Mais, en revanche, si un régime socialiste s'établissait en France ou en Allemagne, il y serait bien plus facile que chez nous de le perpétuer dans ces pays. C'est que le socialisme trouverait spontanément en Occident des cadres, des capacités, des organismes, toutes sortes d'auxiliaires intellectuels et matériels qui nous font défaut ici. Jusqu'à présent, le caractère de la révolution allemande n'apparaît pas clairement. Je ne peux pas encore me prononcer, il faut attendre. Mais aussi, entre les conditions sociales de l'Allemagne et celles de la Russie, antérieurement à la chute de la monarchie, dans ces deux pays, quelle colossale différence !

— En résumé, je vous le dis, l'expérience semble prouver que chaque groupement humain s'achemine vers le socialisme par ses voies particulières. C'est ainsi, par exemple, que chez les Lettons, bien que ceux-ci aient naguère fait partie de l'empire des tsars, la révolution ne suit pas exactement la même marche que chez nous. Une grande vérité apparaît éclatante : le vieux monde ne pourra plus longtemps exister. La situation économique engendrée par la guerre va inexorablement précipiter son effondrement. Tout ce qu'on a pu dire, tout ce qu'on peut dire contre l'État-patron n'a rien empêché et n'a point retardé une évolution qui se fait d'elle-même. Pour remédier aux imperfections que des critiques, d'ailleurs impuissants, attribuent à l'État-patron, il faudra créer, imaginer de nouveaux moyens de contrôle et de coercition. Mais quant à essayer d'empêcher l'État de devenir le patron, il n'y a rien à tenter dans ce sens. L'inévitable s'accomplit et il s'accomplira pour ainsi dire par son propre poids. Dites tout ce que vous voudrez, par exemple, contre les tartes à la crème, cela n'empêchera pas que leur goût savoureux n'ait besoin d'aucune démonstration, car suivant le proverbe anglais (M.

[5] Il s'agit de la Société des Nations (SdN), organisation internationale créée à l'initiative du président des États-Unis Wilson lors de la Conférence de paix de Versailles en 1919. Initialement, 43 pays y participèrent, mais Wilson ayant été battu aux élections par un fort courant isolationniste, les États-Unis n'y figurèrent pas. Incapable de résoudre les contradictions inter-impérialistes, de stopper la montée du fascisme et du péril de guerre, la S.d.N entra léthargie à partir de 1938, cessa toute activité pendant la Seconde guerre mondiale et fut officiellement dissoute en 1946. L'URSS refusa d'y adhérer jusqu'en 1934.

[6] Stolypine, Piotr Arkadiévitch (1862-1911), homme d'État de la Russie tsariste, gros propriétaire foncier. De 1906 à 1911, président du Conseil des ministres et ministre de l'Intérieur. C'est à son nom que se rattache l'époque de la réaction la plus féroce à la suite de la défaite de la Révolution de 1905 (« réaction stolyпинienne » de 1907 à 1910). Il imposa aussi une réforme agraire dont le but était de constituer une classe paysanne riche afin d'élargir la base sociale du tsarisme. Assassiné par un socialiste-révolutionnaire.

Lénine cite un proverbe que je ne connais pas) : « La meilleure preuve que les tartes à la crème sont bonnes, c'est que tout le monde les mange... » Tous les peuples mangent et mangeront, de plus en plus, la tarte socialiste...

— D'ailleurs, proféra le réformateur d'une voix lente dont l'accent avait soudainement changé, si nous vivons encore un peu nous verrons des choses formidables, des choses auprès desquelles tout ce que nous avons vu jusqu'à présent n'aura été qu'un jeu d'enfant. L'inévitable s'accomplira.

L'œil du pape bolcheviste flamboyait ; le véritable Lénine venait de se montrer ; le loup avait laissé apparaître sa terrible mâchoire soudainement surgie à travers la peau d'agneau qui l'avait dissimulée un instant. Et cette dernière phrase nous révélait toute la tactique de l'homme redoutable en présence duquel je me trouvais. A tout prix prolonger l'existence d'une Russie communiste et (suivant son expression personnelle si fréquemment répétée), pour y parvenir, *lavirovatt*, louvoyer, au besoin ruser, ronronner, faire patte de velours aux puissances étrangères ; adopter même l'ancien jeu turc : c'est-à-dire opposer les uns aux autres les intérêts des grandes nations. Sacrifier, en cas de nécessité extrême, des tronçons de l'ancien empire afin de protéger contre toute intrusion l'admirable oasis où doit être maintenue, dans toute sa pureté, la doctrine sacrée exprimée par les décrets de M. Lénine. Cet exemplaire modèle des sociétés nouvelles doit être conservé pour être le sanctuaire de la justice.

Qu'importe à M. Lénine que dans ce sanctuaire des millions de créatures meurent de faim et qu'on n'y voie que spoliations et carnages ! Tout cela est transitoire. M. Lénine ne vit pas dans le présent ; il rêve du monde nouveau dont il aura été l'apôtre et le précurseur. La caractéristique de cet homme qui vient de me parler si tranquillement, comme un ingénieur exposant en des termes de vulgarisation une affaire technique, est, décidément, d'avoir une prodigieuse confiance dans ses propres opinions, dans ses propres desseins. Aussi, pour les réaliser, on peut tout faire, tout simuler, tout oser, tout détruire. L'ancienne morale n'est qu'un leurre.

M. Lénine me considéra à la dérobée et comme je ne lui avais fait aucune objection et que j'avais constamment dodeliné de la tête, il pensa probablement que je n'étais pas un criminel tout à fait aussi endurci qu'il se l'était d'abord imaginé ; aussi voulut-il m'adresser un mot qui me concernât personnellement :

— Vous êtes sans doute venu en Russie il y a quelques mois ? me demanda-t-il avec un aimable intérêt.

— Plus, beaucoup plus, me bornai-je à répondre !

Que pouvais-je dire ? Je possédais la preuve que M. Lénine, si occupé qu'il se fût toujours trouvé, était, depuis longtemps, au courant de ma présence en Russie, et que rien de ce qui concernait mon incarcération et mon étrange libération conditionnelle ne lui était inconnu. Seulement, il jugeait plus convenable d'ignorer officiellement ce que j'avais dû subir ; il s'informait courtoisement de moi comme de quelque étranger de passage envers lequel on veut être poli. Il me regardait avec une parfaite innocence et il me serra fort cordialement la main avec la plus charmante hypocrisie, songeant sans doute que, lorsque l'on feint, il ne saurait y avoir de limite à la feinte.